

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1850-1857 : Une nouvelle posture publique établie, académies et salons](#)[Collection](#)[1854 \(1er janvier-21 décembre\) : Dorothée, une princesse russe, persona non grata à Paris](#)[Item](#)[7. Paris, Vendredi 3 mars 1854, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

7. Paris, Vendredi 3 mars 1854, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

Les mots clés

[Conditions matérielles de la correspondance](#), [Femme \(politique\)](#), [Guerre de Crimée \(1853-1856\)](#), [Guillaume I \(1797-1888 ; empereur d'Allemagne\)](#), [Portrait \(Dorothée\)](#), [Relation François-Dorothée](#), [Religion](#), [Santé \(Dorothée\)](#), [Tristesse](#)

Relations entre les lettres

Collection 1854 (1er janvier-21 décembre) : Dorothée, une princesse russe, persona non grata à Paris

Ce document est une réponse à :

[4. Bruxelles, Mercredi 1er mars 1854, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)

[6. Bruxelles, Samedi 4 mars 1854, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date 1854-03-03

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Information générales

Langue Français

Cote 3672, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 17

Nature du document Lettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm
Etat général du documentBon
Localisation du documentArchives Nationales (Paris)
Transcription
7. Paris, Vendredi 3 Mars 1854

Vos lettres m'arrivent, en général fort tard. Celle d'hier (N°4) m'est arrivée si tard qu'il n'y avait pas moyen de rien ajouter à ce que je vous avais écrit le matin (N°6). Vos yeux me désolent. Je ne puis croire que ce soit une épidémie ophtalmique spéciale à Bruxelles. Je n'ai jamais entendu parler de rien de semblable dans le climat. Mais tout est possible. Je crois plutôt à l'effet du chagrin, de l'agitation et de la fatigue sur un organe délicat. Vous me mettez à une épreuve intolérable en me parlant, comme d'une chance possible de votre retour immédiat à Paris. Je n'ai rien à dire de l'effet à Pétersbourg, vous seule en êtes juge. Les mots : " êtes-vous encore à Paris ? " m'ont malheureusement trop démontré qu'on ne voulait pas que vous y fussiez ici. On serait certainement étonné, et comme on ne comprendrait pas, on chercherait, à ce retour, d'autres motifs que le véritable ; on ne croit guère en général aux motifs de santé, quoique ce soient les meilleurs. Trop de gens s'en servent pour me nier.

Quoiqu'on ne soit pas ici, plus en goût de la guerre qu'il y a deux mois, on y croit, et on en prend son parti, et on s'y prépare, et tout le monde règle, sur le fait, ses relations et ses plans. Je vous dis, malgré moi et tristement, mes premières idées ; je n'ai encore causé avec personne ; mais je doute que, parmi vos amis sensés et sincères, il y ait une autre impression que la mienne. Vient toujours, en première ligne votre santé, et dans ce fait là, j'ai tant de peine à voir clair, quand vous êtes ici, qu'il m'est impossible de l'apprécier de loin. Que tout cela est triste !

Demain, plus encore que tout autre jour, je voudrais être avec vous, et vous donner quelques douces distractions. Votre fidélité à de chers souvenirs m'a profondément touché dès le premier jour où je vous ai connue. C'est une vertu qui coûte cher, mais que j'aime et que j'honore infiniment. Les coeurs sont si légers, et tout passe si vite dans ces ombres chinoises de la vie !

Autre tristesse en pensant à vous. Vous avez de la religion, et elle ne vous sert pas à grand chose dans vos épreuves, vous n'y puissiez guère de consolation ni de force. En tout, le mal vous fait plus de mal que le bien ne vous fait du bien, et vous souffrez plus de vos défauts que vous ne profitez de vos qualités. Que de choses il aurait fallu pour mettre en vous l'équilibre et l'harmonie dont vous auriez besoin. Adieu, adieu.

Je ne vous dis rien du discours Impérial. Il ne faisait pas grand effet hier, ni le matin, ni le soir. Il aura le sort de presque tout ce que dit et fait son auteur ; il réussira plus dans les masses que dans les esprits difficiles. Si j'étais allemand, j'en serais mièvrement content. Adieu.

J'ai vu hier Montalembert qui m'a beaucoup parlé de vous, avec un intérêt dont je lui ai su gré.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 7. Paris, Vendredi 3 mars 1854, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1854-03-03.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 22/11/2024 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/5081>

Informations éditoriales

Date précise de la lettreVendredi 3 mars 1854

Lieu de destinationBruxelles (Belgique)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionParis (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 17/10/2022 Dernière modification le 18/01/2024

7

Paris - Vendredi 3 Mars 1854

3672

Vos lettres m'arrivent en
général fort tard. Celle d'hier (N°4) m'est
arrivée si tard qu'il m'y avait par moyen
de rien ajouter à ce que je vous avais écrit
le matin (n°6.). Vos yeux me désolent. Je
ne puis croire que ce soit une épidémie
ophtalmique spéciale à Bruxelles. Je n'ai
jamais entendu parler de rien de semblable
dans ce climat. Mais tout est possible.
Je crains plutôt à l'effet du chagrin, de
l'agitation et de la fatigue sur un organe
délicat. Vous me mettez à une épreuve
intolérable en me parlant comme d'une
chance possible, de votre retour immédiat
à Paris. Je n'ai rien à dire de l'effet à
Petersbourg; vous seule en êtes juge. Les
mots: "étes-vous encore à Paris." m'ont
malheureusement trop démonté qu'on
ne vouloit pas que vous y fussiez. Ici,


8

on seroit certainement étonné, et comme
on ne comprendroit pas, on échoueroit, à
le retrouver, d'autres motifs que le véritable ;
on ne seroit qu'en général aux motifs de
santé, quoique ce soient les meilleurs. Trop
de gens s'en servent pour mentir. L'iniquité
ne suit pas, ici, plus en goût de la guerre
qu'il y a deux mois, on y croit, et on en
prend son parti, et on s'y prépare, et
tout le monde régle, sur le fait, ses
relations et ses plans. Je vous dir, malgré
moi et tristement, mes premiers idées ;
je n'ai encore causé avec personne ; mais
je doute que, parmi vos amis sincères et
sincères, il y ait une autre impression
que la mienne. Vient toujours en premier
ligne votre santé, et dans le fait là,
j'ai tant de peine à vous voir, quand
vous êtes ici, qu'il m'est impossible de
l'apprécier de loin. Que tout cela est
triste !

Demain, plus encore que tout autre
jour, je voudrois être avec vous, et vous

donner quelques douces distractions. Votre
fidélité à de chers souvenirs m'a profondément
touché dès le premier jour où je vous ai
connus. C'est une vertu qui coûte cher, mais
que j'aime et que j'honore infiniment. Les
larmes sont si légères, et tout passe si vite
dans les ombres, l'histoire de la vie ! Autre
tristesse en pensant à vous. Vous avez
de la religion, et elle ne vous sert pas
quand l'âme dans vos épreuves ; vous n'y
prenez qu'une de consolation ni de force.
En tout, le mal vous fait plus de mal
que le bien ne vous fait de bien, et vous
souffrez plus de vos défauts, que vous ne
profitez de vos qualités. Que de choses
il auroit fallu pour mettre en vous
l'équilibre et l'harmonie dont vous
aurez besoin !

Adieu, adieu. Je ne vous dir rien du
discours Impérial. Il ne faisoit pas
grand effet hier, ni le matin, ni le soir.
Il aura le sort de presque tout ce que
dit et fait son auteur ; il réussira plus

deux le mieux que deux les esprits difficiles.
Si j'étais Allemand, j'en serais médisamment
content. Adieu. 

J'ai vu hier Montalembert qui m'a
beaucoup parlé de vous, avec un intérêt
pour je lui ai su gré.